

Histoire et violence

La violence est-elle irréductible ?

- L'histoire de l'Humanité est traversée par la violence, et le XX^e siècle est loin de faire exception à la règle : colonisation et décolonisation, génocides, totalitarismes. L'arme nucléaire a même engagé l'Humanité dans « une partie d'échecs "apocalyptique" » (Arendt). La « **montée aux extrêmes** », diagnostiquée par Clausewitz un siècle plus tôt, semble se réaliser.
- Une telle violence s'explique sans doute par la **nature de l'homme** (Freud), mais aussi par la nature des **rappports sociaux** (Weil), et, même si cela semble contre-intuitif, par la nature même du **droit** (Benjamin).
- La violence peut prétendre dissuader la violence, comme le montre Arendt avec la dissuasion nucléaire, et la non-violence a eu ses victoires (Gandhi). Il semble néanmoins que les rapports sociaux, étant par nature **violence des dominants sur les dominés**, ne peuvent qu'appeler une **contre-violence** pour se libérer : mais faut-il souhaiter une violence mesurée, comme le souhaite Weil, ou une « violence absolue », comme le défend Fanon?

Que peut la littérature face à la violence de l'histoire ?

- Face aux violences du XX^e et du XXI^e siècles, les auteurs s'attachent à faire entendre la **voix** de ceux qui sont pris dans l'histoire sans en maîtriser le cours, et à écrire l'histoire à hauteur d'homme.
- Un regard rétrospectif, comme celui que porte Annie Ernaux sur les années 1950, permet d'analyser comment s'articulent l'histoire personnelle, avec ses **silences** et ses **violences verbales**, et l'histoire mondiale. Considérer la guerre uniquement comme une série de tragédies privées, faire comme si elle ne concernait pas le citoyen, c'est aussi éviter de prendre une position politique sur elle.
- Comment empêcher que les victimes et les morts soient **oubliés** ? Des **fantômes** hantent la littérature, à l'image de *La Pleurante des rues de Prague* de Sylvie Germain.
- Pour appréhender l'histoire, chaque écrivain établit un rapport singulier au **temps**, de l'ellipse qui souligne la fragilité de la vie humaine, à la litanie par laquelle « Elle », le personnage d'*Hiroshima mon amour*, ressasse l'horreur qu'elle ne peut ni oublier ni comprendre.

La littérature peut-elle dire l'innommable ?

- Comment dire la **douleur**, la sienne, celle des autres ? Marguerite Duras évoque celle de Robert Antelme, à son retour de Buchenwald, en décrivant la « merde » inhumaine dont son corps se vide.
- Le **témoignage**, que de nombreux survivants considèrent comme une nécessité, implique l'exigence de dire toute la vérité. Sans doute une vérité atroce ne peut-elle pas être dite sans détour. Le problème est alors de trouver des façons de dire qui ne soient pas des manières de cacher l'horreur, de la dénier.
- **Témoigner est une épreuve**, qui peut impliquer de se confronter avec les bourreaux, comme le fait le cinéaste Rithy Panh, qui se heurte à l'absence de remords des hommes qui ont décimé sa famille et tout un peuple.
- Comment, sans indignité, c'est-à-dire **sans les trahir**, écrire pour ceux qui sont morts ? Témoigner n'apporte pas la tranquillité : c'est un acte de vigilance inquiète (Bennameur).

L'histoire n'est-elle que bruit et fureur ?

- Le spectacle de la **violence**, au XX^e siècle plus que jamais, nous expose à une impression de vanité, et paraît, au premier abord, rendre difficile, sinon impossible, de dégager un **sens de l'histoire**, à la fois une direction et une signification. C'est un tel défi que relevaient certains penseurs du XVIII^e siècle, qui apercevaient derrière le chaos des événements la réalisation d'une œuvre supérieure, de la **raison** ou de Dieu, comme dans les **théodicées** (Jonas).
- Mais ce sont justement de telles tentatives que la singulière violence du XX^e siècle semble remettre en question. Un événement tel que la **Shoah**, la destruction des Juifs par les nazis, par son ampleur et sa radicalité dans le mal, paraît bien, au cœur du siècle, réduire toute tentative de compréhension – et peut-être même Dieu lui-même – à l'**impuissance**.
- Mais une fois constatée l'impossibilité d'un sens transcendant, nous ne sommes pas pour autant condamnés au désespoir. Il s'agit plutôt de comprendre que le sens ne peut être conquis que sur le fond et au risque d'un non-sens, à travers des actes qui relèvent de notre **liberté**, et s'expriment parfois à travers une protestation éthique de notre conscience, comme dans certaines initiatives **non-violentes**, qui semblent ici et là ouvrir de nouveau un avenir, au-delà de la violence que l'histoire paraît condamnée à répéter.